

**X SCHNEEBERGER**  
**Neon Pink & Blue**

**Original / Original: Neon Pink & Blue**

Verlag die brotsuppe, Biel/Bienne, 2020

272 pages / Seiten

CHF 32.00

ISBN 978-3-03867-027-8

[www.diebrotsuppe.ch](http://www.diebrotsuppe.ch)

**Traduction / Übersetzung: Neon Pink & Blue**

Éditions d'en bas, Lausanne, 2023

Traduit par / übersetzt von Valentin Decoppet

232 pages / Seiten

CHF 30.00

ISBN 978-2-82900-0655-5

[www.enbas.net](http://www.enbas.net)

---

**L'auteur-e**

**X Schneeberger** est né en 1976, en Argovie. Il grandit à Vogelsang et Birr, puis étudie à l'Institut littéraire suisse de Bienne, avant de décrocher, en 2018, un master en écriture littéraire à la Haute école des arts de Berne. Décloisonnant les champs artistiques, Christoph Schneeberger décline ses pratiques et ses identités sous différentes formes. X Noème – c'est son nom de drag queen – a ainsi donné une lecture-performance sur la base de son roman primé *Neon Pink & Blue*.



**Le traducteur**

**Valentin Decoppet** est né en 1992 à Lausanne, il vit aujourd'hui à Berne. Il a étudié l'allemand, le français et la traductologie aux universités de Lausanne, Göttingen et Berne, puis l'écriture créative et la traduction littéraire à la Haute école des arts de Berne. Il est traducteur indépendant depuis 2018. Il a traduit de l'allemand, aux éditions d'en bas, *Le saut de l'ange* et autres nouvelles de Markus Kirchhofer en 2020. Son premier roman, *Les déshérités*, est paru chez Bernard Campiche en 2021.

## X SCHNEEBERGER

### *Neon Pink & Blue*

*La plupart du temps le paysage se tairait joliment. Mais quelque chose viendrait d'arriver : X, tout juste sorti.e de l'ombre tout à fait inutile d'un palmier artificiel, aurait un peu sautillé sur les pierres brûlantes de la digue portuaire.*

*Suis son écrit apocryphe, celle qui est toujours incluse dans le on et dont il n'est pourtant pas question. L'enfouie, enfuie, zut alors, suis le fantôme en robe noire, nothing more. Suis l'homme dans la lune, la femme en nous. Suis un de temps à autre. Moi, le palimpseste qui frappe selon la météo, qui devient visible, lisible ; tordue, raturée, retordue – comme s'il y avait un retour en arrière du temps, du génome, de la so called nature.*

Dans ce récit qui navigue entre les identités de genre, la voix narrative trouve, au-delà d'une grammaire ponctuelle et objectivante, une force expressive qui lui est propre et atteint une neutralité de genre couleur rose, un neutre couleur néon, pour ainsi dire. L'emploi constant du Konjunktiv fait obstacle aux autres modes, remet l'identité indicative en question, fait implorer les habitudes, les certitudes et les genres. Des dialogues avec Robert Walser, Rousseau, Heine, von der Heide, des chansons en dialecte et des chansons populaires émergent une recherche polyphonique d'identité queer, la connaissance de soi, l'incarnation. Les poses et les masques, l'extravagance et le travestissement, le caractère provisoire et la précarité de toute existence humaine sont le fil rouge du livre, qui devient ici bleu.



**EDITIONS  
D'EN BAS**

X SCHNEEBERGER

NEON

PINK



BLUE

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR  
VALENTIN DECOPPET

X SCHNEEBERGER

# NEON PINK & BLUE

ROMAN

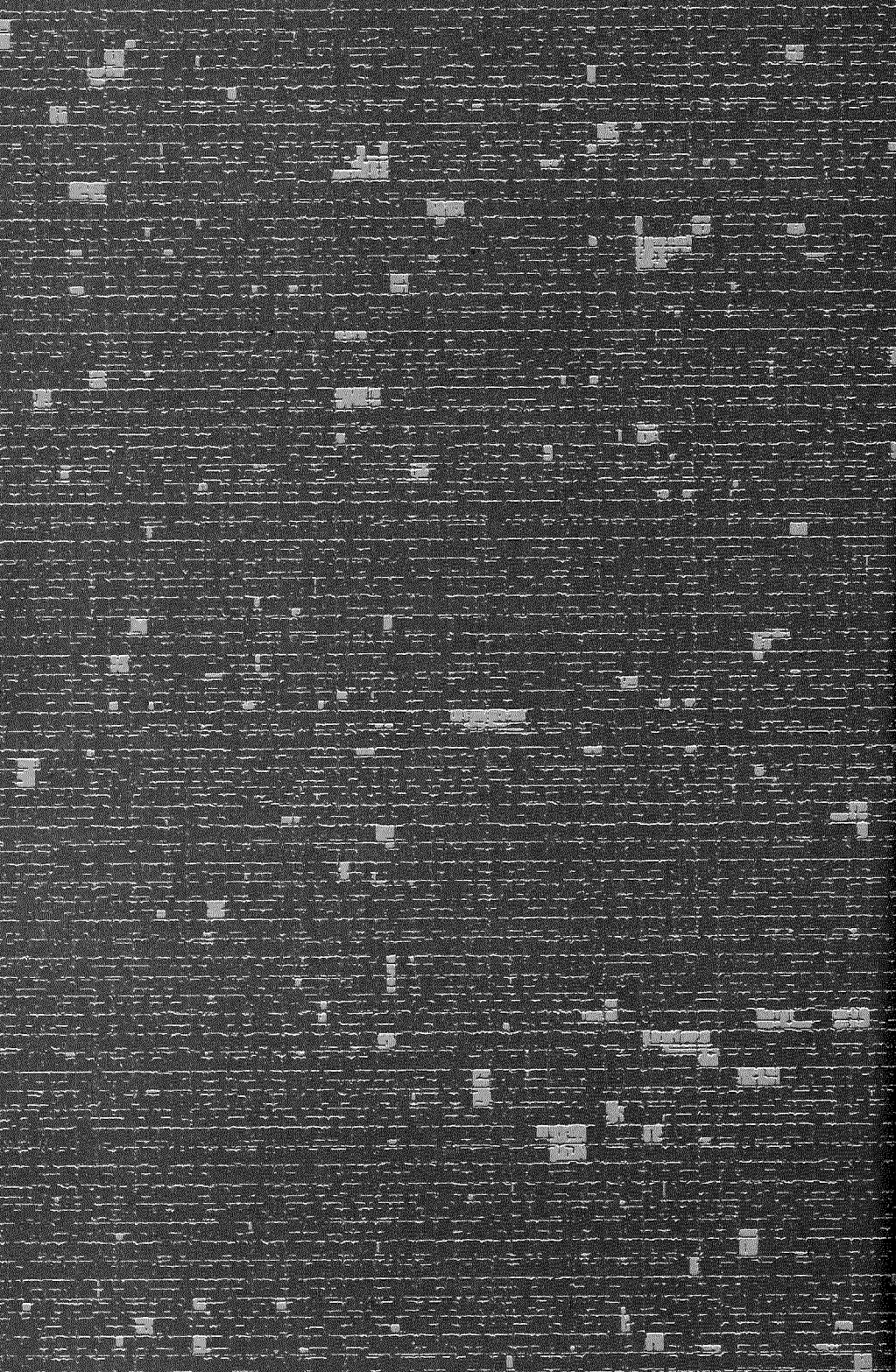
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR  
VALENTIN DECOPPET

ÉDITIONS D'EN BAS  
2023

PREMIÈRE PARTIE

SCHNEEBERGER  
DE CHANTEMERLE

UNE FIN  
DE LA CHANSON



*« Le monde semblait, au bord du lac de Zurich,  
par 30° à l'ombre. »*

Michael von der Heide d'après Hildegard Knef

La plupart du temps le paysage se tairait joliment. Mais quelque chose viendrait d'arriver : X, tout juste sorti-e de l'ombre tout à fait inutile d'un palmier artificiel, aurait un peu sautillé sur les pierres brûlantes de la digue portuaire. Le sol était trop chaud pour y rester pieds nus. Avec vue sur les montagnes par-dessus l'étendue d'eau, un cornet de glace dégoulinant dans la main comme si c'était un micro fondant – et comme s'il y avait matière à chanter par cette chaleur. Comme si le monde, en cette fin d'après-midi estivale, était un immense cabaret à ciel ouvert.

*Mes chers et chères humain-es et oiseaux du lac ! L'hiver et mon existence de laide larve mal réveillée ont fini par durer plus longtemps – leur durée serait disproportionnellement plus longue que ce jour d'été où je déploie mes ailes aux paillettes irisées. Quand je m'effeuille de ma doudoune crasseuse sous l'étoile du matin, que je rejette ma capuche bientôt cireuse et m'extirpe de ce bourbier pour un jour, une nuit.*

*Je suis un éphémère  
Né au jour le jour  
Et tant que dure mon jour  
Moi je fais l'amour  
Oui, voilà tout mon être*

Et pensait alors aux promenades qu'on faisait enfant, entre les anthémis, les chicorées et les herbes en fleur cuivrées. Là, sur cette digue formée des déblais du canal de la centrale électrique, au bout de la courte Limmat qui commence au lac de Zurich et jette ses deux bras dans l'Aar, ici, en Chantemerle. Enfant, on aurait voulu y danser le ballet, à Chantemerle, l'apprendre beaucoup moins ; l'école de ballet derrière les arbres le lui rappellerait toujours ici, sur le quai des platanes, au bord du lac de Zurich. *Un, deux, trois.*

Et en certaines occasions on aurait aimé être une fille, le devenir ne serait toutefois pas aussi aisé que les pronoms soi-disant personnels le laissent entendre. Ce qu'un seul coup d'œil sur ce défilé de

débuts de soirée paradant le long du Zürisee permettrait aisément de constater ; tout le contraire des promenades entre la Reuss, la Limmat et l'Aar. À la maison, on dirait en effet *en Frau wie en Maa*, un femme comme un homme – *e Frau und en Maa*, une femme et un homme, serait évidemment correct, ici au bord du lac, en dialecte aussi. *E Frau, en Maa, es Chind* – une femme, un homme, un enfant.

Il y aurait assez de raisons sages et naturelles pour fuir dans ce tableau paysager, en réalité étranger, devant notre nez pomponné de glace. Où on pourrait se nier jusqu'à ce qu'il ne reste plus grand-chose de nous, petit grain de poussière saharien au petit ton sépia dans l'incommensurable beauté naturelle – un de ces jours où l'ampleur de l'arc alpin serait inhabituelle. Ou dans des cercles concentriques à la surface du lac, 406 mètres au-dessus de la mer. Artistiquement parlant, on se trouverait en l'excellente compagnie d'une chapelle de suicidé-es dansant la ronde en tutu de varech, claquant des dents en rang dans la troupe d'une montagne de silence assourdissant ; isolé-e entre des moraines de pure stupeur, saute-moutonnant de temps à autre des stères de lignes noircies.

Dans le paysage qui s'aplatissait, le föehn aurait rapproché les montagnes de la ville, les agrandissant, à portée de main. Elles se seraient approchées si près du visage, ces montagnes, comme si elles avaient quelque chose à nous dire. Entre-temps on en avait un mal de crâne panoramique. On aurait encore abandonné le chapeau de paille et l'autre balluchon, les espadrilles et le pull à capuche là-bas derrière, sous le saule pleureur, on aurait sautillé pieds et tête nus, en pantalon déchiré et tricot troué. Par cette chaleur. On pourrait s'imaginer bien des choses dans la ville lacustre – que nous pourrions nous oublier ; jusqu'à la prochaine gueule de bois dans ce même paysage, embrouillé-e comme le föehn dans de misérables échos caverneux. On dansait dans la ville comme si c'était une nécessité. Et justement, ça l'était. Enfant à la silhouette plus artificielle que naturelle, une déformation de la colonne vertébrale, scoliose, corrigée mécaniquement dans les os mous du nourrisson ;

un petit bonhomme de glaise tout droit en quelque sorte, de la pâte à modeler entre des mains étrangères. Un, deux, trois. Un tour de passe-passe. En ce temps-là, les anesthésiants pour nourrissons n'existaient pas – dans la mémoire, cette époque serait déserte, vide.

Des manipulations sur l'objet vivant auraient paru nécessaires, voire existentielles, marcher *correctement*, se tenir *correctement*, se coucher *correctement* et s'asseoir *correctement* auraient sinon été impossibles, à force de fausseté. Tout simplement inhumain – c'est pas une vie, comme on a coutume de dire en passant quand une vie semblerait défectueuse, donc pas *correcte*. Mais on dansait. Pour sauver notre peau. Pour que le dos droit n'engage pas seulement au port d'un uniforme. *Eins, zwei, drei, und*. C'était le service militaire, la prison ou un certificat d'incapacité. « Beau travail », aurait dit le médecin, au sujet du dos redressé. L'école de recrues ferait de chacun un *vrai* homme, c'était la menace lancée aussi souvent que prestement à la voûte du salon, peu importe où on se trouvait alors en visite, et certainement pour reconforter les parents de cet être encore un peu tordu.

En fin de compte on n'y serait pas allé-e, à l'armée, et on se serait préparé-e à une fuite de la manière suivante : on deviendrait une artiste drag internationale et partirait pour l'Amérique sur de longues jambes, dos inclus. Pas totalement tête baissée, non, on aurait aussi cherché des contacts avec les églises souterraines pacifistes qui nous auraient tout de suite accueilli-e à bras ouverts ; il suffisait de mentionner qu'on était suisse et les regards s'emplissaient d'une réelle compassion. *Refugee or Political prisoner, we understand*. Ça se résumait toujours à la même chose, travestissement et église. Mais un non-départ serait bientôt devenu plus facile que prévu, de sorte qu'on aurait pu rester à la maison. Pourtant on serait en fuite, et même si ce n'était qu'en pensée, pendant quelques années seulement, intérieurement on restait en fuite. Vagabondage sans fin sous les tropiques de l'Amérique. Le bonheur semblerait toujours être ailleurs. Mais cette méthode ne nous aurait guère permis d'éviter certaines visites à la maison. Dans le meilleur des cas on nous

aurait juste dit qu'on était un bien joli artiste. Avec une petite tape familière sur la main, hein.

Bref, à cause d'un certain naturel pour l'artificiel, on avait voulu se dire écrivain et artiste, par gêne langagière on se serait ensuite dit poète – la grammaire n'est pas tout – par gêne vocale bientôt diseuse, les répétitions étaient rarement une réussite. Chaque spectacle devint alors une répétition. C'était comme dans un rêve. L'imponctualité semblait un devoir glamour au pays de la PONCTUALITÉ. Cette proverbiale ponctualité n'était point surprenante si on pensait à tous ces points planant sur les mots, prononça en passant un pérégrin au port, sous le palmier plastique du stand de glaces. Nos chevilles auraient alors vite fait de gonfler. Mais glamour dériverait littéralement de grammaire et justement pas de tels jeux désinvoltes. La *grammère*, ou justement *glammère*, le recueil de grammaire latine qui aurait sans doute donné l'impression aux analphabètes du Moyen Âge de doter son habile possesseur de pouvoirs magiques, comme un grimoire de sortilèges. Mais déclinaison, conjugaison et flexion rendent toutes l'idée d'une torsion, en bon allemand. Le glamour serait donc l'oubli absolu des autres –, et pourtant maux de reins, de genoux et crampes aux mollets seraient nos devoirs scéniques les plus intimes. *Un, deux, trois.*

On en aurait eu marre de la correction, marre de s'adapter à la grammaire *correcte* et seul l'immédiat serait vrai, comme correct justement. On se jetait dans la vie et ne restait pourtant que citation. Bricolé-e. Une unique douleur fantôme qui ne se laissait pas décomposer. Comme pour compenser un déficit de la création. Tout serait toujours COMME.

Ce qu'on aurait vécu, on l'aurait seulement saisi à travers la lecture. On s'y serait retrouvé-e jusqu'à ne devenir nous-même, cet été-là, plus que littéraire. Mais on y reviendrait plus tard. Ou alors, si on était le corrigendum d'un mot faussé, correctement décliné-e. Lettre après lettre. Améliorer la nature impliquerait de l'oublier. Mais elle n'oublierait pas. En rébellion, on serait l'image

d'un homme, au pied de la lettre. Voilà, droit comme un arbre. Et à peu près aussi nu-e et exposé-e que les arbres brusquement effeuillés dans la chaleur de cet été.

De cette colonne vertébrale tordue serait restée une douleur fantôme tordue, une douleur qu'on ne ressentirait plus qu'en dormant profondément ou en dansant longuement. On serait resté-e un avertissement constant, au désert et au vide derrière toute chose. À l'inverse, la solitude des coulisses lui remémorait – toujours plus souvent la dernière personne sur la piste de danse, après la dernière note – les douleurs fantômes. Comme si c'était la fin du monde et qu'elle serait la dernière à danser. Aucune amourette ne voudrait plus chasser la grisaille du matin. On danserait contre l'inévitable – et bien souvent imaginé – tomber du rideau. Peu importe la distance qu'elle aurait parcourue, il était impossible d'y échapper. Par la fente entre souvenir et image.

Au parcours plutôt clandestin, de petits spectacles poétiques de diseuse seraient nés avec le temps, comme d'eux-mêmes, dans des bars illégaux, des friches industrielles, des théâtres en sous-sol et des soirées d'artistes privées dans des maisons délabrées avec un accompagnement musical aidant, équilibrant, oui, il faut bien l'avouer, corrigeant même, assuré la plupart du temps par le fidèle et fantaisiste Phil. Le meilleur pianiste de son âge à des lieues à la ronde. Son studio aurait été situé à côté de notre atelier dans le laboratoire de courant à haute tension désaffecté. Son visage aurait joué au moins la moitié de la chanson, ses mains l'autre, et on aurait eu le droit d'interpréter notre humble personne, tout attifée, à côté. Dire, chuchoter, crier le texte en parallèle, comme si on était seule devant le miroir de la salle de bains. Une fois on aurait réussi sept changements de costume en une soirée. Et dix chansons environ. Pour les départs, Phil aurait dû nous faire un signe de tête. Un signe parfois appuyé. Le public serait le miroir de la salle de bains. Ou alors, reflet plus profond, celui de la penderie dans la chambre parentale, avec les habits et les chaussures de Maman. Et le vernis à ongles de la nounou de la cantine ouvrière.

Ou alors on aurait été seul-e au monde, lisant des poèmes et des histoires, accompagné-e d'une cassette. Parfois emballé par une cassette, le spectacle technoïde était si improvisé que des personnes du public répétaient ou dictaient ou disaient simplement les paroles particulièrement réussies à la diseuse – et après le spectacle, dans la loge, elle n'aurait d'abord pas su qui ces gens citaient. Ô doux oubli de soi! – pour un court instant, dans la loge.

*Pas le temps pour je veux je dois je prends  
Je me tourne toujours vers la lumière  
Laissez-moi rire, l'amour mon engagement  
Argent et guerre, pas mon affaire*

*Je suis un éphémère  
Né au jour le jour  
Et tant que dure mon jour  
Moi je fais la mouche  
Oui, cccccc... 'est tout moooon êtreeee*

Les lieux de ses freak shows fermaient quasi en catimini d'une nuit au lendemain, l'un après l'autre, ces espaces ou, justement, ces scènes, ou alors il s'agissait de fermetures politiques ou policières. Nul refuge en ces lieux temporaires. Et il en aurait été de même pour les amourettes. Ce n'était pas sa faute. C'était la faute à la vie qu'elle menait. Chaque projet une nouvelle amourette. Chaque chanson d'amour triste un véritable adieu, singe dansant en off. Évadée en douce d'une cage dorée. Tombée dans le panneau. Désormais relâchée dans la nature. En réalité cabarettiste, on se disait; on serait un travesti. Comme homme ou comme compatriote, comme poète ou comme artiste – justement *comme si*. Un être artificiel. De notre propre plume comme sous une autre. Le travestissement serait une catégorie littéraire, au commencement ça serait l'unique information lexicale disponible en Argovie. On dirait une chose et pourtant on exprimerait l'autre. Même comme

travesti on serait *comme* un travesti. Plus représentation que présentation. Plus pose que posture, plus gesticulation que signification. *Quatre, cinq, six.*

« *Le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est con – on est con* ». <sup>1</sup> Si un homme veut se rabaisser, il n'a qu'à porter des trucs de femme, ça suffit amplement. Que ce soit précisément Quentin Crisp, l'arrière-grand-mère de toutes les drag queens, qui ait écrit une chose pareille, ça la laissa d'abord bouche bée. <sup>2</sup> Pourtant un travesti serait le livre noir des relations, grand ouvert. Le travestissement, ça serait les coutures visibles et ces brancards de la création dans lesquels on rue, mais aussi les fissures rafistolées des images corporelles; retourné, inversé. Des membres, encoconnés. La plupart de ces choses se produiraient toutefois dans la loge.

« *Qu'on ait vingt ans...* » <sup>1</sup> Le travestissement serait l'échec célébré de nos propres images en toute liberté bouffonne. Plus médium que message. Le travestissement serait autant la transcendance comme pose que le rêve de la transcendance par la pose. Et puis, le travestissement serait triste à chialer, au plus tard le matin suivant le bal, quand la boutique, dont le personnel veut juste rentrer à la maison, est vide, que le travelo est assis, ivre et esseulé dans le reflet du bar ou devant le seul miroir du bar, entre les coups de serpillière du personnel qui nettoie avec application, les reins détruits et les jambes écartées, se rongant les faux ongles et levant son verre à sa propre santé sur un tabouret de bar. « *Qu'on soit grand-père, quand on est con* » *eis... tzvæil... druuu...* – « *On est con* ». <sup>1</sup>

Si tes talons ne sont pas trop hauts. Puis, quand dans la lumière aveuglante du nettoyage elle n'a plus que sa barbe verdâtre et rêche pour nous renvoyer un sourire sous les sacs lacrymaux qui se forment comme des écailles – ah frangine ciliée, quel bel honoraire – ah là, là, à la tienne!... déjà ivre et enrhumée, même la crème hémorroïdaire épuisée – sans le vouloir, comme seul l'involontaire manteau moisi de la masculinité peut sourire involontairement. C'est au plus tard à cet instant qu'on aurait chialé lors du show réussi de la bête mélancolique comme dans n'importe quelle église

au moment du Notre Père commun, et qu'on aurait été la dernière à s'en aller du cabaret au petit matin, s'extirpant du désert et du vide laissés par tous les rêves éveillés de la nuit passée; s'en aller avec le genre, désormais neutre. Et sous des noms changeants et rabibochés, on serait deux à s'abandonner en sanglots à la masturbation dans le miroir, avec un soupçon de sexualité escargotesque; pleurant les rêves d'êtres artificiels. Le jeu s'évaporerait quand poindrait la lumière du jour, des exodes tout autour. « *Le jour où vous étiez un, vous êtes devenus deux; mais quand vous serez devenus deux, que ferez-vous?* »<sup>3</sup> Ainsi en va-t-il des paradisiers nocturnes. Le matin suivant le bal, qui reste encore?

On serait une pause dramatique. De toute évidence une entrave. Reine incognito. On serait alors exposé.e à des regards encore plus méprisants et à une ignorance encore plus agressive qu'en accoutrement, en mantelet de poète, en kimono d'artiste – vagabonde domiciliée sur des bancs publics, taxant des clopes et des bières, promeneuse de métier. Pourtant elle détesterait la bière. Mais la bière procurerait une satiété meilleur marché et plus durable que le pain et que du prosecco taxé. Ça serait assurément indigne. Et en plus de ça à Zurich.

*Mes sœurs les mouches à merde  
Me traitent de voleur diurne, de chose déchuée  
Mais elles – elles collent à leur merde  
Et moi – dans l'amour je me rue*

*Je suis un éphémère  
Né au jour le jour  
Et tant que dure mon jour  
Moi je cherche l'amour  
Oui, voilà tout mon être*

Six mois qu'on dansait jusqu'à en perdre notre travail pour de fréquentes impunctualités, et six mois qu'on allait danser plutôt

que de chercher du travail, jusqu'à n'en plus pouvoir garder une chambre quelques mois plus tard. Ça aurait été un genre de présage, et si elle n'avait pas fait d'assez longues promenades, parfois une randonnée, le risque eût été très grand qu'elle n'eût plus du tout voulu sortir d'une chambre close, de jour.

Des anthéricis et des chicorées, des herbes en fleur cuivrées, on n'en trouverait plus à l'extérieur, même avec toute la lumière du jour. La terre se viderait visiblement. Un sombre éblouissement semblait se déployer à travers le tableau du bord du lac. Un éblouissement qui nous aurait progressivement dérobé la vue, d'abord sur les heures de la journée, puis sur les journées. Sur les montagnes même, et finalement sur une image.

Ça ferait alors très longtemps que cette civilisation faite de plis de peau et d'habit se serait émietlée pour nous. Sur la table de la cuisine, elle aurait encore fait chauffer l'eau pour le café soluble et les pâtes ramollies sur une lampe à pétrole trouvée au Stützli, l'électricité déjà coupée. Le rebord de la fenêtre aurait encore servi de frigo pendant tout le printemps, si tant est qu'il y ait eu des choses à mettre au frais ou que les corneilles, avec qui elle jacassait parfois dans les airs – sans électricité, le silence était affreux, même à la Hardplatz –, si tant est donc que les bruyants oiseaux ne les aient pas jetées en bas puis laissées aux chats après les avoir expertisées d'un air indigné. À cette époque, les chats du voisinage auraient plus profité du lait et du fromage d'Italie M-Budget qu'elle-même, sur le bout des doigts et de la langue, quand les corvidés les refaisaient tomber, semble-t-il avec beaucoup de mépris d'ailleurs. Elle aurait lavé tout ce qu'il fallait laver, corps, habits, vaisselle, avec de l'eau froide et du savon dans la même baignoire. Maquillage et cosmétiques épuisés depuis bien longtemps ou perdus sur les pistes de danse. On dormait ou on allait danser, on dansait en rêve et on rêvait en danses. Comme si tout était un seul camping immense.

Il y aurait peu de besoins et il manquerait assurément peu, et il n'y aurait pour ainsi dire aucune différence entre dedans et dehors. Haut et bas. Jour et nuit. Masculin ou féminin. Autochtone ou

pestiféré. Un éblouissement tel qu'il noircirait même la première image. Toutes les images se taisaient désormais. Là, à cette table en tôle pliable, jaune, penchée, dans une cuisine au cinquième étage, on aurait songé à la défenestration.

Tout l'inverse de l'air au bord du lac. En cet été, il aurait charrié un infime reste de promesse, comme un froufrou de barbe à papa qui faisait dresser les petits poils du nez. Là-bas, au coin du port, un peu expatrié-e sur des chaises de camping et le sol en ciment roussissant sous le palmier artificiel du stand de glaces, dans le silence apparemment protecteur d'une absence de musique et d'une discrétion feinte, ici, donc, quelqu'un lui proposerait parfois de fumer en cachette. Voire de passer la nuit sur le divan, d'enfin remanger quelque chose, de faire un brin de toilette et de dormir un peu. Voilà comment, tout au long de cet été, elle aurait pu plusieurs fois rincer son uniforme civil et son corps couvert de sueur et emprunter des vêtements propres. Elle aurait aussi commencé à abandonner toutes ses indécences. Tout ça en un seul été.

Les talons, les bas, les porte-jarretelles, les robes en dentelle Art déco de la rue Saint-Denis à Paris – on se serait imaginé-e que Josephine Baker les aurait un jour portées – dans un accès de rage triste, on aurait brûlé toutes les choses de ce passé d'une tristesse enragée, les boas en plume et les plumes de paon, les jarretières et les chaussures laquées. Enterré toutes les singeries dansantes, envoyé les alias du travestissement à la mort scénique. Effacés. Des machins pareils, elle ne voudrait plus en porter, elle ne serait jamais l'Espiègle d'une industrie qui, entre-temps, pousse même les gamines et les gamins à faire la guerre aux poils de leur visage et de leur corps avant même qu'ils ne fassent leur apparition. Les gamines. Les gamins. Les poils aussi. *Un, deux, trois*. Le corps transformé en champ labouré avant même que l'herbe verte n'y pousse. La chicorée déjà réduite en poudre avant même que son bleu ciel n'écluse, l'herbe déjà mise en silo avant même qu'un lys ne l'ait illuminée de sa blancheur de neige. Recruté-es sans coup férir avant qu'ils n'aient correctement poussé dans les talons

aiguilles et les bottes de combat. Les corps seraient les champs de bataille des images et des mots.

Entre-temps travesti-e au civil et même peu à peu en plein flétrissement, assez cramé-e, un peu fermenté-e, on taxait, mais seulement aux amis, tout à fait B-boy et moine mendiant ; puis à nouveau livrée à la confiance, tout à fait copine de danse et de prière, derviche pendant quelques jours de pure méditation sur l'évanescence, de préférence entre inconnus. La ville était tout juste assez grande pour ça. Une image de soi serait importante, même si pas grand-chose. Surtout dans une petite ville. Quoi de mieux en effet que de crevoter en sous-vêtements dans l'ombre arbresque de la chaleur, sauf que ces sous-vêtements, sans demander, on les avait empruntés quelques jours auparavant. Pour ce genre de choses, ça serait une toute petite ville. Ça fait longtemps qu'on ne serait plus enragé-e, longtemps qu'on aurait dépassé le stade de la tristesse – on serait affligé-e, d'une humeur gaie en pleine mélancolie abyssale et sous-vêtements étrangers, la déclinaison de *Little Big City*<sup>4</sup>. Le matin suivant le bal, qui reste encore ? D'abord les lits d'amants, puis les canapés d'amis, puis les bancs tout autour du lac ; puis le lac, si la crue continue à monter. Ça serait une danse hors du temps. Le matin d'après n'aurait pas forcément lieu un matin. Et l'Éphémère aurait alors pleuré sur l'éternel panorama alpin par-dessus le rebord en granit. Sans aucun travestissement ni église, la tristesse avait alors été immédiate. Ça serait l'été le plus chaud de l'Histoire, tout irait bien tant qu'il durerait, dans ce camping sauvage. On voudrait juste objecter que les travesti-es sauvages n'existent pas, sans toit, pas de costume. Mais son toit serait *le ciel de Zurich*<sup>5</sup>.

On ne dormirait presque plus et danserait encore aussi souvent que possible. On se couperait la tête en quatre pour être sur la guest list ou entrer en boîte, sans sou ni tête. Ça ne pourrait plus continuer longtemps. On racontait des histoires, on voulait avoir des histoires au cours de promenades, se promener jusqu'à ratterrir dans un bal à ciel ouvert, Höggerberg, Üetliberg, Allmend, Saffainsel, GZ Wollishofen, Kibag, Sihlpapier, si le vent soufflait

Les oiseaux de nuit vivent, vieillissent et s'abrutissent plus vite, on ne le voit pas seulement aux pattes d'oies – à quoi seraient venus s'ajouter cet été chaud et sa lumière constante. En un éclair, le temps se serait étiré comme un chewing-gum liquide collé entre la semelle et le chemin, il nous aurait suivi-e en douce. Puis, gratté d'un air un peu dégoûté, rerefoulé, enroulé, jeté sous les pieds du suivant. Emportant toutes les traces du précédent et de la suivante comme une part de lui-même. Finalement estompé et évaporé en un nuage stagnant d'eucalyptus, de crème solaire et d'urine. Tout comme dans les effluves de térébenthine dans l'atelier d'un grand tableau sur lequel on est train de peindre. Invisible à nous-même, en tant que partie. Seules des formes à peine reconnaissables dans les miroitements de l'air, supposément, les contours se perdraient déjà.

*Je suis un éphémèrrrrrrrrreeee  
Né au jour le jour  
Et taant que dure mon joureee  
Moiiii j'aimeeeee l'amoureeee  
Oui, c'est çççççça tout moooooooooooooon  
Êêêêêêêêêêêêêtreetreeeeeee*

À PEINE AVAIT-IL FERMÉ LA PORTE DERRIÈRE MOI QUE SA VOIX DIT DANS MON DOS, ET PLUS POUR LUI QUE POUR MOI, « UNE CHOSE PAREILLE, ÇA NE M'ÉTAIT ENCORE JAMAIS ARRIVÉ, C'EST PAS CROYABLE. À CROIRE QU'ON RÊVE. »

**\* SCHNEEBERGER**

**NEON**

**PINK &**

**BLUE**

**ROMAN** VERLAG DIE BROTSUPPE

X Schneeberger  
NEON PINK & BLUE

verlag die brotsuppe



**Teil I:**

# **SCHNEEBERGER VOGELSANG**

## **EIN ENDE DES LIEDS**

*»Die Welt ging unter, am Zürichsee,  
bei 30° im Schatten.«*

Michael von der Heide nach Hildegard Knef

**M**eist schweige die Landschaft schön. Doch sei gerade etwas passiert: X, eben unter dem vollkommen unnützen Schatten einer Kunststoffpalme hervorgetreten, habe ein wenig auf den erhitzten Steinen der Hafenmauer herumgetänzelt. Der Boden war zu heiß, um barfuss stehen zu bleiben. Mit Blick über das Gewässer auf die Berge, ein tropfendes Glacecornet in der Hand, als wär's ein schmelzendes Mikrofon – und als gäbe es in dieser Hitze etwas zu singen. Als ob die Welt an diesem späten Sommernachmittag ein riesen Freiluftcabaret sei.

*Meine lieben Menschen und Vögel am See! Der Winter und mein Leben als hässliche, verschlafene Larve dauerte nun länger – es dauere ungemäss länger als jener Tag im Sommer, an dem ich meine irisierend glitzrigen Flügel entfalte. Wenn ich mich unter dem Morgenstern aus meiner speckigen Daunenhacke schäle, die bald wächserne Kapuze zurückwerfe, für einen Tag, eine Nacht mich aus dem Sumpferhebe.*

*Ich bin eine Eintagsfliege  
Geboren in den Tag hinein  
Und so lange mein Tag  
So lange mach ich Liebe  
Ja, das ist mein ganzes Sein*

Und dachte dabei an Spaziergänge als Kind, zwischen Graslilien, Wegwarten und kupferfarben blühendem Gras. Da, auf dem Damm, aus dem Aushub des Kraftwerkskanals, am Ende der kurzen Limmet, die am Zürisee beginnt und da, im Vogelsang, zwei Arme voraus in

der Aare aufgeht. Gern hätte es als Kind im Vogelsang Ballett getanzt, gelernt wohl weniger; die Ballettschule hinter den Bäumen mahne es hier am Platanenquai am Zürisee stets an. *Un, deux, trois.*

Und es wäre gern, bei ergebender Gelegenheit, ein Mädchen gewesen, geworden wär es es allerdings nicht so leichtfüssig, wie vermeintlich persönliche Fürworte vorgeben. Was wiederum mit einem einzigen Blick auf diesen allfeierabendlichen Laufsteg Züriseepromenade hoch und runter unschwer festzustellen wäre; ganz das Gegenteil der Spaziergänge zwischen Rüss, Limmet und Aare. Zuhause sage man gar en Frau wie en Maa – e Frau und en Maa, heisse es natürlich richtig, hier am See vorne, auch auf Mundart. *E Frau, en Maa, es Chind.*

Es gebe genügend artige wie natürliche Gründe zur Flucht ins, eigentlich fremde, Landschaftsbild vor glacetupfter Nase. Wo man sich negieren könne, bis von einem nicht mehr viel bliebe, ein Sepiatönchen Saharastäublein im Bild gewaltiger Naturschönheit – eines dieser Tage in seltener Weite ausgebreiteten Alpenkamms. Oder, in sich verziehende Kreise im Seespiegel, 406 Meter über Meer. Man befände sich künstlerisch in bester Gesellschaft einer ringelreihetanzenden Selbstmörderkappelle im Seetangtütü, zähneklappernd eingereiht in der Compagnie eines Gebirges aus lauter Schweigen; zwischen Endmoränen purer Sprachlosigkeit abgelegt gelegen, ab und an bockspringend über Scheiterbeigen geschwärzter Zeilen.

Der Föhn habe die Berge gross und zum Greifen nah an die Stadt im darob flacher werdenden Land gebracht. Sie seien derart unmittelbar ins Gesicht gerückt, die

Berge da, als hätten sie einem etwas zu sagen. Inzwischen gab es davon Panoramakopfweh. Man habe den Strohhut mit dem anderen Bündel, Stoffschuhen und Kapuzenpulli noch dort hinten unter der Trauerweide abgelegt, man sei barfuss und barhauptes in abgerissenen Hosen und in einem löchrigen Unterhemd getänzelt. In dieser Hitze. In der Stadt am See könne man sich einiges einbilden – dass einer sich vergessen könne; bis zum folgenden Kater in der Landschaft eben, in höhlenden Echos föhnig verblasen. Man tanzte in der Stadt, als ginge es ums Leben. Und genau darum sei es gegangen. Kind eher künstlicher, denn natürlicher Gestalt, eine Rückgratverkrümmung, Skoliosis, mechanisch korrigiert im weichen Säuglingsknochen; sozusagen ein aufrechtes Menschlein aus Lehm, Knütt in anderen Händen. Un, deux, trois. Ein Kunststückli. Betäubungsmittel habe es derzeit keine gegeben für Säuglinge – in der Erinnerung sei diese Zeit wüst und leer.

Manipulationen am lebenden Objekt seien notwendig, gar existenziell erschienen, sonst wären *richtig* gehen und *richtig* stehen, *richtig* liegen und *richtig* sitzen unmöglich vor lauter Verdrehtheit. Geradezu unmenschlich – kein Leben, wie man leichthin zu sagen pflegt, scheine ein Leben ein schadhaftes Leben zu sein, also nicht *richtig*. Man tanzte aber. Um sein Leben. Damit der gerade Rücken nicht einzig das Tragen einer Uniform bedeute. *Eins, zwei, drei, und*. Es gab den Militärdienst, das Gefängnis oder ein Untauglichkeitszeugnis. »Gute Arbeit«, habe der Arzt gesagt, zum aufgerichteten Rücken. In der Rekrutenschule würde noch aus jedem ein *richtiger* Mann, war die stete wie behände Drohung am Stubenhimmel,

egal, wo man gerade zu Besuch gewesen, und sicherlich als Trost an die Eltern des immer noch etwas verdrehten Wesens gut gemeint.

Man sei dann nicht hingegangen, ins Militär, und habe sich folgendermassen auf eine Flucht vorbereitet: Man würde eine internationale Drag-Künstlerin werden und ginge auf langen Beinen nach Amerika, samt Rücken. Nicht ganz kopflos, man habe auch Kontakte zu pazifistischen Untergrundkirchen gesucht, die einen sofort ins Herz geschlossen hätten; man musste nur erwähnen, dass man Schweizer sei, und die Blicke füllten sich mit echtem Bedauern. *Refugee or Political prisoner, we understand*. Immer wieder lief es auf das selbe hinaus, Travestie und Kirche. Nicht-zu-gehen sei dann aber bald einfacher geworden als gedacht, man habe also äusserlich zuhause bleiben können. Doch wäre man auf der Flucht und wäre man es nur in Gedanken, ein paar wenige Jahre lang, man bliebe innerlich auf der Flucht. Ewig wandernd in den Tropen Amerikas. Das Glück schiene immer woanders zu sein. Um gewisse Besuche zuhause käme man so allerdings kaum herum. Im besten Fall hätte es nun geheissen, man sei halt ein schöner Künschtler. Und dabei vertraulich die Hand getätschelt, gäll.

Also, aus einer gewissen Natürlichkeit im Verhältnis zur Künstlichkeit wollte es sich Schriftsteller und Artist schimpfen, habe aus sprachlicher Verlegenheit sich dann Poet genannt – Grammatik ist nicht tutto –, aus stimmlicher bald Diseuse, Proben gelangen selten. So wurde jeder Auftritt zur Probe. Es war, als träumte es einer. Unpünktlichkeit schien glamouröse Pflicht im Land vom PÜNKTlich. Die sprichwertliche Pink-

lichkeit sei ja kein Wunder, wenn man all die Umlaute betrachte, sagte mal bei Gelegenheit ein Ausländer unter der Kunststoffpalme vom Glacestand am Hafen unten. Man habe also hebchläb sich etwas auf sich eingebildet. Glamour sei aber wörtlich von Grammatik abzuleiten und eben nicht von lässigem Versäumnis. Das Grammar oder eben Glamour, die lateinische Grammatiksammlung, habe den Analphabeten des Mittelalters erscheinen müssen, als ob es den kundigen Besitzer mit magischen Kräften ausstattete, wie eine Zauberformelsammlung. Aber Deklination, Konjugation und Flexion haben auf gut deutsch allesamt Beugung zur Bedeutung. Glamour wäre also durchaus das Versäumnis der anderen –, Kreuz- und Knieschmerzen, Wadenkrampf jedoch seien höchst-eigene Pflichten zur Kür. *Un, deux, trois.*

Es sei einem genug der Korrektur gewesen, genug Anpassung an *richtige* Grammatik und nur Unmittelbares wäre echt, wie richtig eben. Man stürzte sich ins Leben und blieb doch nur Zitat. Zusammengestieft. Ein einziger Phantomschmerz, der sich nicht auseinanderdividieren liess. Wie eine Defizitaufrechnung der Schöpfung. Alles sei immer WIE.

Was man erlebt habe, habe man erst in der Lektüre begriffen. Sich darin wiedergefunden, bis man selbst in diesem Sommer nur mehr literarisch gewesen sein würde. Dazu komme es noch. Oder, sei man das Korrigendum eines verdrehten Wortes, richtig gebeugt. Buchstabe für Buchstabe. Die Natur verbessern, hiesse, sie zu vergessen. Doch sie vergesse nicht. Man sei widerspenstig ein Bild von einem Mann, im Wortsinn. Nun, grad wie ein Baum. Und in etwa so nackt und ausgesetzt,

wie die Bäume in der Hitze dieses Sommers schlagartig entlaubt.

Vom krummen Rückgrat sei ein krummer Phantomschmerz geblieben, den man nur tief schlafend oder lange tanzend nicht empfunden. Man sei eine stete Mahnung geblieben, an die Wüste und Leere hinter allem. Umgekehrt gemahnte eine die Einsamkeit in den Kulissen – immer öfters als letzter Mensch auf dem Tanzboden, nach dem letzten Ton – an Phantomschmerz. Als sei die Welt untergegangen und nur eine tanze noch. Keine Liebschaften würden mehr das Morgengrauen vertreiben wollen. Man tanze gegen den unabwendbaren Fall des, meist imaginierten, Theatervorhangs an. Egal, wie weit sie gegangen, davon gäbe es kein Fortkommen. Aus der Lücke zwischen Erinnerung und Bild.

Eher untergründig unterwegs, hätten sich über Zeit wie von selbst kleine, poetische Diseusenauftritte ergeben, in illegalen Bars, in Industrieruinen, in Kellertheatern und an privaten Künstlerinnenfesten in Abbruchhäusern mit helfender, ausgleichender, ja, zugegebenermaßen korrigierender musikalischer Begleitung, meist des treuen, verspielten Phil. Dem besten Pianisten selbigen Alters weit und breit. Sein Studio sei neben dem eigenen Atelier im stillgelegten Starkstromlabor gelegen. Sein Gesicht habe mindestens die Hälfte des Liedes gespielt, seine Hände die andere, man habe die ganz eigene, aufgetakelte Wenigkeit spielen gedurft, dabei. Den Text mitsprechen, mithauchen, mitschreien, wie vermeintlich allein vor dem Badezimmerspiegel. Einmal habe man so um die sieben Kostümwechsel an einem Abend geschafft. Und etwa zehn Lieder. Für die Einsätze habe

Phil einem zunicken müssen. Manchmal laut zunicken. Das Publikum sei der Badezimmerspiegel. Oder, tiefer gespiegelt, jener vom Kleiderschrank im Elternzimmer, in Mamas Kleidern und Schuhen. Und mit dem Nagelack des Hütemädchens aus der Fabrikantenecke.

Oder dann sei man mutterseelenallein gewesen, Geschichten und Gedichte lesend, von einem Tonträger begleitet. Manchmal einem Tonträger ergeben, war der technoide Auftritt derart improvisiert, dass der Dasein besonders gelungene Liedzeilen von Leuten aus dem Publikum nach- beziehungsweise vorgesungen, beziehungsweise gesprochen wurden – nach dem Auftritt, in der Garderobe, und sie habe erst nicht gewusst, wen sie da zitieren würden. Oh, süßes Selbstvergessen! – für einen kleinen Augenblick, in der Garderobe.

*Keine Zeit für ich will ich muss ich kriege  
Ich wende mich stets hin zum Licht  
Dass ich nicht lache, was ich mache ist Liebe  
Geld und Krieg meine Sache nicht*

*Ich bin eine Eintagsfliege  
Geboren in den Tag hinein  
Und so lange mein Tag  
So lange mach ich die Fliege  
Ja das iss ... t mein ganzesss Sssein*

Die Orte ihrer Freakshows schlossen quasi hinterrücks über Nacht, einer nach dem anderen, diese Räume oder eben Szenen, oder sie wurden politisch und oder polizeilich geschlossen. Keine Heimat in der Zwischennut-

zung. Und so seien auch die Liebschaften gewesen. Es liege nicht an ihr. Es liege am Leben, das sie lebe. Jedes Projekt eine neue Liebschaft. Jedes traurige Liebeslied ein richtiger Abschied, Tanzaffäre im Off. Aus einem goldigen Käfig abgeschlichen. Vom Karren gefallen. Ausgewildert jetzt. Kleinkünstler eigentlich, sagte man sich; man sei halt Transvestit. Ob als Mann oder Landsmann, ob als Dichter oder Künstler – eben *als ob*. Ein Kunstwesen. In eigener, wie mit fremder Feder. Travestie sei eine literarische Kategorie, dies die einzige aufzutreibende lexikalische Auskunft zu Anfang im Aargau. Man sage das eine und rede im jeweilig Anderen. Selbst als Transvestit wäre man *als ob* ein Transvestit. Mehr Vorstellung denn Darstellung. Mehr Pose als Haltung, mehr Geste als Bedeutung. *Quatre, cinque, six.*

»O läck du mir, o läck du mir, o läck du mir am – Tschöpli« (1). Wenn ein Mann weniger gelten wolle, müsse er lediglich Frauensachen anziehen, das reiche vollauf. Dass ausgerechnet Quentin Crisp, die Urgrossmutter aller Drag Queens, so etwas geschrieben habe, machte eine erst fassungslos (2). Doch ein Transvestit sei das aufgeschlagene Schwarzbuch der Verhältnisse. Travestien, das seien die gezeigten Nähte und aufgeworfenen Raufen der Schöpfung, aber auch die überbrückten Sollbruchstellen der Körperbilder; nach aussen gekehrt, auf links gedreht. Glieder, verpuppt. Am meisten passiere dabei allerdings in der Garderobe.

»O rutsch du mir de Buggel ab ...« (1) Travestie sei das zelebrierte Scheitern an den eigenen Bildern in aller Narrenfreiheit. Mehr Medium denn Botschaft. Travestie sei Transzendenz als Pose sowie der Traum der Transzendenz

durch Pose. Und, Travestie sei zum Heulen, spätestens morgens nach dem Tanz, wenn der Laden bis aufs Personal, das nur noch nach Hause will, leer, die Transe besoffen und allein in der verspiegelten Bar, beziehungsweise vor dem einzigen Spiegel der Bar, zwischen den Wischbewegungen des bemüht putzenden Personals mit eingefallenem Kreuz und gespreizten Beinen an künstlichen Nägeln kauend sich selbst zuprostend auf einem Barhocker sitzen geblieben »... *o blas du mir, o blas du mir, o blas du mir*« eis ... *zwöi ... driüü ...* – »id Schueh« (1).

Falls dir de Absatz nöd z'höch. Dann, wenn einem im blendend hellen Putzlicht nur mehr ihr grünlich spriessender Bart unter sich schuppenförmig ausbildenden Tränensäcken anlächelt – ach Schwester Wimpertierchen, das Honorar wohl ... ja, zum Wohl! ... bereits versoffen und verschnupft, selbst die Hämorrhoidensalbe ausgegangen – ohne es zu wollen, wie nur der ungewollte Schimmelpelz der Männlichkeit ungewollt anlächeln kann. Spätestens dann habe man an einer gelungenen Schau des melancholischen Tieres geheult wie in einer x-beliebigen Kirche beim gemeinsamen Vaterunser und habe sich als Letztes aus dem morgendlichen Cabaret zurückgezogen, aus der Wüste und Leere, die geblieben waren von allen Wachträumen vergangener Nacht; zurückgezogen samt dem Geschlecht, nun Neutrum. Und zwei würden sich schluchzend selbstversöhnt der Selbstbefriedigung im Spiegel unter wechselnden Namen hingeben, in schneckengleichen Anflügen von Geschlechtlichkeiten; die Träume künstlicher Wesen beweinend. Das Spiel würde eben vollends flüchtig, sobald Tageslicht drohte, Fluchtbewegungen rundum.

»An dem Tag, an dem ihr eins geworden seid, seid ihr zwei geworden: Wenn ihr aber zwei werdet, was werdet ihr dann tun?« (3) So ergehe es den Paradiesvögeln der Nacht. Am Morgen nach dem Tanz, wer ist noch da?

Man sei Kunstpause. Ein selbstverständliches Verkehrshindernis. Königin inkognito. Man sei nun noch abschätzigeren Blicken und noch offensiverer Ignoranz ausgesetzt gewesen als im Fummel, im Dichtermäntelchen, im Künstlerkimono – als parkbankresidierende, zigaretten- und bierschnorrende, berufsspazierende Vagante. Dabei hasse sie Bier. Aber Bier sättige günstiger und länger als Brot und um Prosecco zu schnorren. Das wäre allerdings würdelos. Ersch na z'Züri.

*Meine Schwestern die Mistfliegen  
Nennen mich einen Tagedieb, 'n verludertes Ding  
Doch sie – sie kleben an ihrer Scheisse  
Und ich – ich schmeisse mich der Liebe hin*

*Ich bin eine Eintagsfliege  
Geboren in den Tag hinein  
Und so lange mein Tag  
So lange such ich Liebe  
Ja, das ist mein ganzes Sein*

Ein halbes Jahr her, dass man tanzte, bis die Arbeit verloren war vor lauter Unpünktlichkeit, und dass man tanzen statt auf Arbeitssuche ging, bis auch ein Zimmer wenige Monate später nicht mehr zu halten war. Es sei halt so eine Ahnung gewesen, und wäre sie nicht auf längeren Spaziergang, bald eine Wanderung, wäre

die Gefahr sehr gross geworden, dass sie aus einem geschlossenen Raum gar nicht mehr herauskommen wollen würde, bei Tag.

Grasliien und Wegwarten, auch das kupferfarbene blühende Gras würde man draussen nicht mehr finden, bei noch so viel Taglicht. Die Erde leere sich sichtbar. Ein düsteres Blenden schien sich quer durchs Bild am See auszubreiten. Ein Blenden, das habe einem allmählich die Sicht geraubt, erst auf die Tageszeiten, dann auf die Tage. Auf die Berge selbst, und endlich auf ein Bild.

Es sei einem da längst die Zivilisation aus Kleid- und Hautfalten gebröselt. Sie habe noch auf einer Petrol- lampe aus dem Stützliladen Wasser für Pulverkaffee und eingeweichte Teigwaren erwärmt, auf dem Küchentisch, der Strom bereits weg. Die Fensterbank habe noch den ganzen Frühling als Kühlschrank gedient, sofern es was zum Kühlen gegeben habe oder die Krähen, mit denen sie manchmal in die Luft gekrächt – es sei unheimlich ruhig ohne Strom, selbst am Hardplatz – sofern die lauten Vögel es nicht runtergeworfen und nach indignierter Begutachtung den Katzen überlassen hatten. An diesen Tagen hätten die Hauskatzen mehr von der Milch und dem Budgetfleischkäse gehabt als sie selbst, in- wie auswändig, wenn die Rabenvögel es wieder, und voller Verachtung scheints, fallen liessen. Gewaschen habe sie, was es so zu waschen gegeben habe, Körper, Kleider, Geschirr, alles mit kaltem Wasser und Seife in derselben Badewanne. Schminke und Cosmetics schon längst ausgegangen oder auf den Tanzböden verloren. Man schlief oder ging tanzen, tanzte in den Träumen und träumte in den Tänzen. Als sei alles ein riesen Camping.